

Sujet de dissertation :

« Dès lors qu'un menteur a été dévoilé, il est discrédité pour longtemps. Tous ses discours deviennent suspects, même quand il dit vrai, comme le cri de l'enfant qui hurle "Au loup !" et n'est plus cru parce qu'il a menti une première fois. La propension humaine à mentir jette le soupçon sur tous les parleurs. » (François Noudelmann, *Le Génie du mensonge*, 2015)

Vous discuterez cette affirmation en vous appuyant sur les œuvres au programme.

Proposition de corrigé

François Noudelmann, *Le Génie du mensonge* (2015)

[Amorce] Dans la scène finale du *Tartuffe ou l'imposteur* de Molière, le faux dévot Tartuffe est démasqué *in extremis* par la clairvoyance du Roi. L'hypocrite, qui s'était jusqu'alors assuré la maîtrise du jeu par son adresse à feindre et à manipuler les autres personnages, connaît alors une triple déchéance : une déchéance sociale puisqu'il est jeté en prison ; une déchéance morale puisque la réprobation générale le réduit au silence ; une déchéance symbolique puisqu'il disparaît définitivement de la scène théâtrale comme si la disqualification de la parole du menteur ne pouvait qu'aboutir à son anéantissement. **[Citation du sujet et analyse]** Analysant le discrédit qui éclabousse le menteur lorsque son mensonge est révélé au grand jour, François Noudelmann écrit : « Dès lors qu'un menteur a été dévoilé, il est discrédité pour longtemps. Tous ses discours deviennent suspects, même quand il dit vrai, comme le cri de l'enfant qui hurle "Au loup !" et n'est plus cru parce qu'il a menti une première fois. La propension humaine à mentir jette le soupçon sur tous les parleurs. » Le philosophe entend montrer que le menteur, dès lors qu'il est démasqué, perd sa crédibilité : il est « discrédité », il « n'est plus cru » ; l'emploi du préfixe privatif *dis-* et l'utilisation de la tournure négative suggèrent une idée de perte ou de destruction durable, sinon définitive, de sa capacité à faire croire. Le mensonge brise le crédit du menteur, c'est-à-dire la confiance qu'il inspire ; il le disqualifie en le mettant en quelque sorte en dehors du jeu social. Mais François Noudelmann ne tarde pas à élargir son propos en faisant valoir que ce discrédit ne se limite pas à la simple personne du menteur mais qu'il affecte la parole elle-même, comme le souligne la généralisation de son propos à « tous les parleurs », avec l'emploi du déterminant indéfini « tous » à valeur globalisante et l'utilisation du présent de vérité générale (« jette »). Parce qu'il ruine la confiance accordée à la parole (en rendant « suspects » tous les discours, et en jetant le « soupçon » sur tous les parleurs), le mensonge menace la capacité même des hommes à croire en la parole d'autrui, comme le souligne le célèbre exemple de « l'enfant qui criait au loup » de la fable d'Ésope qui montre combien un seul mensonge peut détruire le pouvoir persuasif du discours. **[Rappel des œuvres]** **[Problématique]** À la lumière des *Liaisons dangereuses* de Laclos, de *Lorenzaccio* de Musset et des deux essais d'Arendt, « Vérité et politique » et « Du mensonge en politique », nous nous demanderons dans quelle mesure le menteur, en sapant la confiance accordée au langage, met en péril sa capacité à persuader. **[Annonce de plan]** Dans une première partie, nous verrons que l'insincérité du menteur, lorsqu'il est démasqué ou identifié comme tel, suscite un fort sentiment de défiance qui dégrade, voire détruit, la capacité de son discours à persuader. Dans un second temps, nous nuancerons ce propos en montrant que l'insincérité du menteur ne le discrédite pas pour autant de façon définitive et n'empêche pas sa parole de continuer à agir sur ses victimes. Enfin, nous montrerons que l'insincérité du menteur ne doit pas conduire à une défiance généralisée et sans discernement vis-à-vis du langage qui serait fatale à la vérité.

I. Le menteur, quand il est convaincu de mensonge ou quand il est identifié comme tel, s'attire la défiance des autres individus et perd sa capacité à les convaincre : sa parole est démonétisée, elle est privée de crédit, c'est-à-dire de valeur.

A. Le discrédit s'attache durablement à la personne du menteur lorsqu'il est démasqué ou identifié comme tel : il est disqualifié et perd la confiance d'autrui ; sa réputation est abîmée, voire anéantie.

Laclos. La marquise de Merteuil connaît une spectaculaire et foudroyante déchéance lorsque sa correspondance, rendue publique par Valmont par l'intermédiaire du chevalier Danceny, fait voler en éclats son « vernis de prudence » (lettre 81) et révèle au grand jour sa scélératesse¹. Danceny s'en justifie dans la lettre 169 à Madame de Rosemonde : « J'ai cru de plus, que c'était rendre service à la société, que *démasquer* une femme aussi réellement dangereuse que l'est madame de Merteuil. » La dernière lettre du recueil (175), à valeur d'épilogue, scelle la « banqueroute » de la libertine, définitivement compromise : Madame de Merteuil, « affreusement défigurée » par la petite vérole qui lui fait perdre un œil (la corruption du corps extériorise ici de façon symbolique la corruption de l'âme), ruinée par la perte de son procès, lâchée par tous ses domestiques, est contrainte à un exil humiliant en Hollande. La divulgation de ses mensonges est donc fatale au menteur qui se trouve marqué d'infamie² (sa réputation et son crédit sont détruits) et mis hors du jeu social.

Musset. Semblablement, la réputation de fausseté et le comportement ambigu de Lorenzo-Lorenzaccio lui attirent la défiance et l'animosité d'un grand nombre de personnages dans la pièce qui le suspectent, à juste titre, de duplicité. Le cardinal Cibo et sire Maurice, par exemple, ne lui font pas confiance. Ils ne croient pas en la réputation de débauché inoffensif que s'est forgée Lorenzo et mettent en garde le duc de Florence, du début (I,4) jusqu'à la fin de la pièce (IV,10), contre le péril mortel que représente son favori : « Si je craignais cet homme, ce ne serait pas pour votre cour, ni pour Florence, mais pour vous, duc. » (p.49). En IV,10 le cardinal appelle de nouveau le duc à prendre garde à Lorenzo qui a fait préparer des chevaux de poste et dont le comportement erratique lui fait suspecter un projet de meurtre imminent contre lui. Dans la même scène, sire Maurice enjoint le duc à se « défier » de Lorenzo car il a la preuve qu'il s'apprête à le tuer. Cibo et Maurice n'accordent donc aucun crédit à Lorenzo qu'ils ont identifié d'emblée comme un personnage faux et fourbe. Dans le camp républicain, c'est Pierre Strozzi qui ne fait pas confiance en Lorenzaccio : en II,6 il s'indigne que son père accueille chez lui « ce misérable » et affiche, en des termes très vifs, sa défiance à son endroit, en le comparant à une « canaille » et à une « lèpre » (p.100). Dès que le menteur est identifié comme tel, il s'attire le mépris et la défiance durable des autres personnages.

Arendt. Au début de l'essai « Du mensonge en politique », Arendt souligne la profonde crise de confiance ouverte par l'affaire des documents du Pentagone en 1971 : « la célèbre crise de confiance envers le gouvernement, que nous connaissons depuis six longues années, a soudain pris des proportions énormes. » (p.12). La révélation des mensonges du gouvernement américain pour justifier son intervention militaire au Vietnam, à la suite de la publication du rapport McNamara dans la presse, a heurté l'opinion publique américaine et a suscité une intense réaction de défiance à l'égard du pouvoir. La découverte du mensonge a contribué à affaiblir durablement le crédit du gouvernement américain dans l'opinion publique. Là encore, le menteur, dès qu'il est convaincu de mensonge, voit se briser la confiance qu'on lui porte.

¹ scélératesse : méchanceté, perfidie, action condamnable (du latin *scelus*, « crime »).

² infamie : flétrissure morale infligée par la loi ou par l'opinion publique et portant atteinte à la réputation, à l'honneur d'une personne (du latin *infamia*, « mauvaise réputation », la « fama » désignant la « renommée »).

B. Cette réaction de défiance a des conséquences désastreuses sur la parole. D'après Noudelmann, le menteur, en rendant suspect le langage, détruit la possibilité même de faire advenir une parole de vérité.

Musset. Lorenzo est exactement dans le cas de l'enfant qui criait « au loup ! » de la fable d'Ésope : son mensonge finit par détruire le crédit de sa parole si bien qu'on ne le croit plus même lorsqu'il énonce la vérité. Ainsi, dans la scène 7 de l'acte IV, à la veille de son meurtre, il vient avertir les chefs des grandes familles florentines de sa résolution de tuer le duc, mais son discours reste lettre morte car « tout le monde refuse de (l)e croire ». La scène se construit sur la triple répétition d'un même schéma : Lorenzo interpelle tour à tour Alamanno, Pazzi et Corsini (le Provéditeur), mais à chaque fois il est congédié avec mépris, sous les sarcasmes ou les insultes. Le personnage est prisonnier de son mensonge – sa réputation d'ivrogne et de débauché – si bien qu'il n'est plus pris au sérieux et qu'il ne parvient plus à convaincre ses interlocuteurs, y compris quand il leur adresse un discours de vérité. Il est condamné à une impuissance persuasive. En ce sens, le menteur est bel et bien la victime de son propre mensonge.

Arendt. Dans la section 4 de « Vérité et politique », Arendt analyse les conséquences dévastatrices du « mensonge organisé » (qu'elle distingue, on le sait, du « mensonge traditionnel ») qui, en s'attaquant à la trame des faits, ruine la possibilité même de croire en la vérité. C'est le cas des régimes totalitaires où le « lavage de cerveau » à l'œuvre dans « les propos publics » aboutit à « un genre particulier de cynisme » que la philosophe définit comme « un refus absolu de croire en la vérité d'aucune chose, si bien établie que puisse être cette vérité. » (p.327) Les manipulations du menteur favorisent donc l'émergence d'un soupçon généralisé qui dissout toute notion de vérité.

Laclos. Le mensonge du libertin finit par frapper d'impuissance sa parole persuasive. Ainsi, Madame de Volanges qui, dès le début du roman (lettre 9), a percé à jour la nature scélérate de Valmont, « encore plus faux et dangereux qu'il n'est aimable et séduisant » (p.96) et qui, par défiance³ envers lui, a même enjoint la Présidente de Tourvel à faire « épier ses démarches », parce qu'elle suspecte « quelques noirceurs qu'il médite dans les environs » (p.97), ne se laisse pas persuader par les témoignages de douleur du Vicomte à la suite de sa rupture avec la Présidente. Dans la lettre qu'elle adresse à Madame de Rosemonde (lettre 154), elle émet des doutes sur l'authenticité de son affliction : « Mais que direz-vous de ce désespoir de M. de Valmont ? D'abord faut-il y croire, ou veut-il seulement tromper tout le monde, et jusqu'à la fin ? » (p.473). Une note du rédacteur souligne l'impossibilité de « résoudre ce doute » sur la sincérité ou l'insincérité de Valmont : il s'agit d'une question indécidable, si bien que le discours du menteur semble privé de la possibilité même d'être cru, dès lors qu'il est identifié comme tel.

TRANSITION : (Pourtant) il convient de nuancer le « discrédit » que postule François Noudelmann à l'égard du menteur, lorsque son mensonge est découvert. Dans certains cas, le menteur, loin de « n'être plus cru parce qu'il a menti une première fois » et loin de voir ses discours devenir « suspects », continue à être cru, en dépit de la divulgation de son mensonge ou de sa réputation de menteur.

II. L'insincérité du menteur ne le discrédite pas de façon durable ou automatique, parce que le menteur se nourrit de la crédulité de ses victimes mais surtout parce qu'il est un expert de la parole qui sait manipuler le discours pour se rendre insaisissable.

³ Dans la lettre 32 qu'elle adresse à la Présidente de Tourvel, Madame de Volanges, pour justifier cette défiance contre Valmont, estime même que le menteur, « après avoir perdu l'estime des autres, n'a droit de se plaindre de la méfiance nécessaire (des autres hommes), qui rend cette perte si difficile à réparer. » (p.141)

A. Le menteur est habile : il abuse de la crédulité et des aspirations de ses victimes pour maintenir son emprise sur elles car il connaît leurs faiblesses.

Arendt. Dans la partie IV de « Vérité et politique », Arendt souligne la supériorité du menteur sur le diseur de vérité : il sait rendre son mensonge séduisant. Alors que la réalité déconcerte par son caractère imprévisible et contingent, le menteur offre à son auditoire un mensonge cohérent et vraisemblable, parce qu'il sait épouser ses aspirations : « Puisque le menteur est libre d'accommoder ses « faits » au bénéfice et au plaisir, ou même aux simples espérances de son public, il y a fort à partir qu'il sera plus convaincant que le diseur de vérité. » (p.320).

Laclos. Valmont est convaincu à plusieurs reprises de mensonge par la Présidente de Tourvel : lorsque, manquant à sa parole, il revient séjourner chez Madame de Rosemonde (lettre 78 : « vous oubliez vos promesses, ou plutôt vous vous faites un jeu de les violer, et après avoir consenti à vous éloigner de moi, vous revenez ici sans y être rappelé », p.249) ; lorsqu'il est surpris en compagnie d'Émilie dans sa voiture (lettre 125) ; lorsqu'il lui adresse une ironique et humiliante lettre de rupture qui l'anéantit comme elle s'en explique à Madame de Rosemonde : « le voile est déchiré, Madame, sur lequel était peinte l'illusion de mon bonheur. La funeste vérité m'éclaire. » (lettre 143, p.447). Pourtant, à chaque fois, le libertin parvient à revenir dans le jeu en se faisant pardonner ses tromperies et à conserver son emprise sur sa victime en manipulant cyniquement ses sentiments. Ainsi, à la suite de l'épisode de l'Opéra, il répond au « sévère billet » de la Présidente de Tourvel par « une grande épître de sentiments » (p.438) qui réussit merveilleusement à le réhabiliter, puisqu'elle déclare, à Madame de Rosemonde (lettre 139) : « Valmont est innocent ; on n'est point coupable avec autant d'amour. » (p.439).

Musset. Le duc a beau savoir que Lorenzo est « glissant comme une anguille » (I,4 p.49), qu'il trahit les républicains, il tombe dans le piège de son cousin qui parvient à lui faire miroiter un rendez-vous galant avec sa tante Catherine (IV,1), pour écarter ses soupçons après le vol de la cotte de mailles : « Je voudrais voir qu'une tante à moi ne couchât pas avec vous. » (p.153). La stratégie de Lorenzo consiste à attraper le duc par ses appétits bestiaux en l'attirant dans sa chambre pour le tuer. Le menteur s'ingénie à donner à son récit toute la crédibilité possible, en multipliant les détails pour le rendre encore plus séduisant, par exemple les « rideaux blancs » qu'il promet de mettre au lit et le « pot de réséda » posé sur la table (p.153 – le réséda étant une plante à l'odeur agréable).

B. Le menteur est un grand mystificateur du langage dont il se sert comme d'une arme.

Arendt. Dans la section 2 de l'essai « Du mensonge en politique », la philosophe souligne combien la perversion du langage a accompagné la « politique du mensonge » menée par le gouvernement américain lors de la guerre du Vietnam. Les Etats-Unis ont cherché à mettre en scène leur puissance à travers une « entreprise axée sur l'imaginaire » (p.31) que les technocrates ont habillée de termes empruntés au lexique théâtral : « L'objectif était désormais la formation même de cette image, comme cela ressort à l'évidence du langage utilisé par les spécialistes de la solution des problèmes, avec ses termes de "scénarios" et de "publics", empruntés au vocabulaire du théâtre. » (p.30). En ce sens, la manipulation du langage est bien au cœur de la stratégie du menteur.

Musset. Le cardinal Cibo et Lorenzo, qui incarnent dans la pièce les figures les plus accomplies du menteur, ne cessent de pervertir le langage. En I,3 le cardinal Cibo détourne le dispositif de la confession (du latin *fari*, « parler ») pour le transformer en interrogatoire et pousser sa belle-sœur aux aveux. Celle-ci se plaint de façon voilée des distorsions et des altérations que le cardinal fait subir au langage, en s'en prenant à « ceux qui mettent les mots sur leur enclume, et qui les tordent avec un marteau et une lime » (p.44). Plus loin, en II,3 elle

dénonce ses « paroles ambiguës » (p.84). De même, Lorenzo est un caméléon, un être protéiforme et pluriel, qui ne cesse de multiplier les masques de parole (= les *ethos*⁴), comme en témoigne l'étonnant bariolage de ses surnoms : Lorenzetta, Renzo, Lorenzino, Lorenzaccio... On peut aussi noter que Lorenzo est un adepte de la parole sarcastique (comme lorsqu'il livre en II,4 une version cynique de l'histoire de Brutus, le héros antique de la République romaine, en feignant d'y voir « un conte de fées ») et du double sens, comme lorsqu'il indique avec ironie au duc qu'il « est aisé de mentir impudemment au nez d'un butor » (p.95), ce qu'il est précisément en train de faire ! Le menteur ne cesse donc de truquer le langage et de tricher avec les mots car il considère la parole comme un simple instrument. Ainsi, à Valori qui vient de faire un éloge vibrant et chaleureux de l'art religieux, il déclare froidement en II,2 « Ce que vous dites là est parfaitement vrai et parfaitement faux, comme tout au monde. » (p.71).

Laclos. Les *Liaisons dangereuses* mettent en évidence la virtuosité des libertins à pervertir le langage. À ce titre, la lettre 48 que Valmont écrit sur la croupe d'Émilie et qu'il adresse à la présidente de Tourvel est, aux yeux du lecteur, un chef-d'œuvre de duplicité. Elle se prête à une double lecture, à la fois amoureuse et libertine : d'un côté, elle se présente comme une déclaration d'amour enflammée qui exalte de chastes sentiments ; de l'autre, elle est remplie d'équivoques sexuelles qui renvoient aux conditions d'écriture particulièrement prosaïques de la lettre et à la tromperie de Valmont. Le libertin retourne le langage comme un gant. La perfidie de Valmont va jusqu'à protester de sa sincérité auprès de sa victime, en lui faisant valoir ironiquement « le serment de (l') aimer toujours » et « la vérité de (s)es sentiments » (p.181). C'est précisément parce qu'il est un stratège de la parole – voire un faussaire de l'écriture, comme dans la lettre 34⁵ – que le libertin peut continuer à manipuler efficacement ses victimes.

TRANSITION : En fin de compte, le risque principal du mensonge est d'instaurer une défiance généralisée et aveugle à l'égard de tout discours, qui compromettrait notre capacité même de croire à la vérité, comme dans le cas de l'enfant qui criait « Au loup ! » dans la fable d'Ésope. C'est pourquoi il convient de faire un usage éclairé du doute et, contrairement à ce qu'affirme Noudelmann, de ne pas considérer comme suspects tous les discours et tous les parleurs.

III. La suspicion généralisée et sans discernement dans le langage menace de faire disparaître la vérité. C'est pourquoi il convient de faire un usage « éclairé » du doute et de faire la part entre le mensonge et la parole de vérité.

A. La disqualification de la parole ne saurait être totale : la confiance dans le discours doit être maintenue.

Musset. Le menteur n'entretient pas qu'un rapport cynique à la parole. Si Lorenzo, par ses sarcasmes, ne cesse de tourner en dérision « le bavardage humain » (III,3) et l'impuissance d'une humanité qui se perd en paroles creuses ; s'il ironise, devant son oncle Bindo et Venturi, sur la ronflante vacuité de l'éloquence qu'il dégrade au rang de joujou, de « toupie » (p.91), sa parole prend cependant des accents authentiques quand elle se fait lyrique, c'est-à-dire quand elle évoque un vécu intime ou un moi idéal. À côté de la parole bouffonne et sarcastique (dont on voit un aperçu en I,4 dans la joute de mots d'esprit avec sire Maurice et le cardinal Cibo), Lorenzo fait entendre une autre modalité de la parole, plus personnelle et plus sacrée : une parole digne de foi. C'est le cas en III,3 dans la longue scène

⁴ En rhétorique, l'*ethos* est l'image que l'orateur donne (ou « fabrique ») de lui-même à travers son discours.

⁵ « Cependant j'écrivis ma lettre. Je déguisai mon écriture pour l'adresse, et je contrefis assez bien, sur l'enveloppe, le timbre de Dijon. Je choisis cette ville parce que je trouvais plus gai, puisque je demandais les mêmes droits que le mari, d'écrire aussi du même lieu, et aussi parce que ma belle avait parlé toute la journée du désir qu'elle avait de recevoir des lettres de Dijon. Il me parut juste de lui procurer ce plaisir. » (lettre 34, p.147).

d'explication avec Philippe Strozzi où il revient, avec exaltation, sur sa jeunesse pure et les circonstances de son « étrange serment » de tuer un tyran, une nuit « dans les ruines du Colisée antique » (p.126). La parole lyrique possède une intensité affective, une épaisseur existentielle, qui la distingue du mensonge (dans la perspective romantique de Musset, le cœur, et singulièrement la souffrance, ne ment pas).

Arendt. Face à l'usage dévoyé de la parole politique, la philosophe réaffirme l'indispensable parole du diseur de vérité, qu'il soit historien, journaliste ou romancier. Arendt voit en particulier dans une presse indépendante le meilleur moyen de lutter contre l'océan des mensonges du pouvoir. C'est pourquoi elle souligne, dans la dernière section de « Vérité et politique », la « fonction politique » de la presse qui consiste à « délivrer l'information » de façon objective. Semblablement, dans « Du mensonge en politique », elle salue le rôle joué par le *New York Times* dans la publication des documents du Pentagone en 1971 qui, à ses yeux, « témoigne de l'intégrité et des pouvoirs de la presse » (p.65) : « une presse libre et non corrompue a une mission d'une importance considérable à remplir, qui lui permet à juste titre de revendiquer le nom de quatrième pouvoir. » (p.66).

Laclos. La correspondance du libertin, gangrénée par le mensonge, contient paradoxalement une forme de sincérité. C'est tout le paradoxe du dispositif épistolaire imaginé par Laclos dans les *Liaisons dangereuses* : la relation épistolaire que Valmont et Merteuil entretiennent de façon clandestine (c'est la seule relation cachée du roman) est l'espace d'une parole paradoxalement sincère en ce qu'elle dévoile l'être véritable des libertins. Les deux libertins, aveuglés par leur vanité et leur désir de surpasser l'autre (dans une logique de surenchère héroïque qui est celle de la prouesse ou de l'exploit), se livrent à cœur ouvert dans l'espace privé de la correspondance (qu'ils pensent inviolable) : ils y consignent avec orgueil leurs secrets, leurs mensonges, leurs tromperies. C'est pourquoi, lorsque l'association se brise et que le duo d'égaux vire au duel d'égos (lettre 153), la lettre se retourne contre eux et devient la preuve irréfutable de leur complicité-duplicité.

B. Les mensonges du menteur ne le disqualifient pas pour autant : ils ne doivent pas empêcher d'accueillir sa parole de vérité.

Laclos. Lorsque Danceny est convaincu par Madame de Merteuil d'avoir été manipulé par Valmont, son confident et ami, il adresse au vicomte une lettre cinglante et le provoque en duel (lettre 157) : « J'ai vu la preuve de votre trahison écrite de votre main » (p.485). Mais ce duel, qui cause la mort de Valmont, se solde finalement par la « réconciliation sincère » (p.495) des deux hommes, lorsque le vicomte révèle à Danceny, preuves à l'appui, que Madame de Merteuil est la véritable instigatrice de son malheur. En accordant de nouveau sa confiance à Valmont et en recevant ses papiers comme des témoins crédibles et dignes de foi⁶, le chevalier reconnaît à l'ex-menteur la capacité de dire le vrai.

Arendt. Si les spécialistes de la solution des problèmes ont contribué à propager les mensonges du gouvernement américain lors de la guerre du Vietnam (par leur amour de la théorie et leur tendance à « se débarrasser des faits », p.24), ils sont aussi à l'origine de la rédaction du rapport McNamara qui a révélé l'ampleur des manipulations de l'opinion publique américaine. « C'est à eux que nous sommes redevables de ce compte rendu, véridique, bien qu'incomplet naturellement, de ce qui s'est passé au sein des organismes gouvernementaux. » (p.20). En saluant leur « parfaite intégrité » ainsi que leur « effort impartial d'examen personnel critique » (p.21), Arendt suggère que le menteur n'est pas condamné au mensonge.

Musset. En dépit des fourberies de Lorenzo et de ses trahisons (en I,6 Marie souligne que son fils est responsable du bannissement de nombreux républicains venus grossir le chœur des

⁶ « La quantité de lettres qui s'y trouvent en original paraît rendre authentiques celles dont il n'existe que des copies. » (p.498, lettre 169).

bannis), Philippe Strozzi continue à lui conserver sa confiance tout au long de la pièce, malgré le discrédit quasi unanime qui pèse sur lui⁷ en raison de sa « mauvaise réputation » (p.123). S'il accueille d'abord l'annonce de son tyrannicide avec prudence et avec circonspection, il ne tarde pas à se fier entièrement à la parole de l'ex-menteur en faisant de lui « notre nouveau Brutus ! » et en ajoutant « Je te crois et je t'embrasse » (V,2, p.191). Loin du nihilisme désenchanté de Lorenzo (qui ne croit plus en rien, pas même à l'utilité politique de son acte) ou de la violence stérile de son fils Pierre, Philippe Strozzi incarne un doute mesuré et raisonnable qui cherche, envers et contre tout, à préserver la foi en l'homme et la confiance en sa parole.

⁷ « Ô Lorenzo, le temps est venu. N'es-tu pas diffamé, traité de chien et de sans-cœur ? Si je t'ai tenu en dépit de tout ma porte ouverte, ma main ouverte, mon cœur ouvert, parle, et que je voie si je me suis trompé. Ne m'as-tu pas parlé d'un homme qui s'appelle aussi Lorenzo, et qui se cache derrière le Lorenzo que voilà ? Cet homme n'aime-t-il pas sa patrie, n'est-il pas dévoué à ses amis ? Tu le disais, et je l'ai cru. » (III,3 p.121).